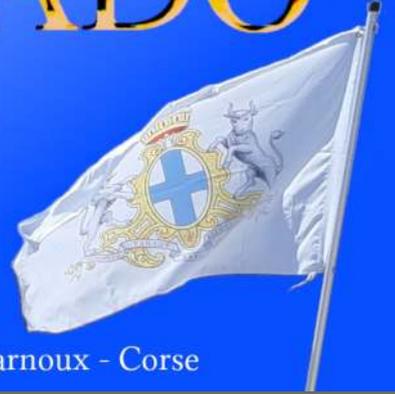




L'ACAMPADO

*"Soyez toujours prêts à témoigner
de l'Espérance qui est en vous."
(1Pet 3,15)*

Fraternité Sacerdotale Saint Pie X
Prieuré Saint Ferréol - Marseille - Aix - Alleins - Carnoux - Corse



SAINTE THÉRÈSE ~ C'ÉTAIT HIER POUR AUJOURD'HUI

~ M. l'abbé Xavier Beauvais ~

Au berceau de l'Histoire de France, Dieu choisit Geneviève pour arracher Lutèce aux fureurs d'Attila. Chargée à son tour de sauver la France, la Bergère de Domrémy troque sa quenouille contre l'épée. Et voici la petite carmélite de Lisieux, morte à 24 ans après une existence cachée, qui reçoit la mission de patronner la diffusion de l'Évangile de Jésus-Christ de par le monde et de ramener l'orgueil contemporain à la simplicité évangélique. Comme Dieu fait bien les choses avec le néant de l'homme !

Aimer Dieu, chercher en tout et partout à Lui plaire : dans ces vues, s'abandonner à sa bonté toute puissante, avec une confiance sans réserve, une humilité qui s'efface, une simplicité lumineuse, telle est en deux mots l'enfance spirituelle qui fait le fond de la doctrine thérésienne. Résultante sublime de l'Évangile en action, il a plu à Notre-Seigneur d'en renouveler le message en notre temps, ce fut l'œuvre de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face. Rien de plus suave, ni de plus angélique que cette vie d'âme qui s'expose pour ainsi dire à nos yeux, vie d'une vierge qui ne connut que vingt-quatre printemps sur la terre, et s'éleva sans effort apparent jusqu'à la consommation de l'union divine. On connaît l'enfance de cette petite reine du foyer familial, si gentiment primesautière, entourée des plus chrétiennes et des plus tendres sollicitudes par un père et une mère vénérées, des sœurs aimantes, tandis que dans son cœur, ne cesse de s'épanouir le grand amour qui sera toute sa vie. Aussi bien Thérèse aspire à vivre avec son Bien-Aimé ; le Carmel finit par lui ouvrir ses portes. Elle écrira plus tard : « *Ó mon Dieu, votre amour m'a prévenue dès mon enfance ; il a grandi avec moi.* » Et encore : « *Ma vocation, c'est l'amour !* »

De cet amour de charité, elle n'ignore pas les arcanes.

Dieu est jaloux des âmes ; il veut les posséder tout entières.

Et à ces divines exigences Sainte Thérèse répondra par un élan qui, comme toujours chez elle, ira jusqu'au bout : elle veut être une sainte. Est-ce de la présomption ?

Qui est-elle donc, diront certains, pour se comparer aux saints ? « *Entr'eux et moi,* écrit-elle, *existe la même difficulté que nous voyons dans la nature entre une montagne dont le sommet se perd dans les nuages et le grain de sable obscur foulé sous les pieds des passants.* » Son humilité la fait souffrir de tout ce qui l'exalte ; elle aspire à l'oubli.

« *Aime d'être inconnu et compté pour rien* » ; ces paroles de l'Imitation font l'objet de sa méditation et de sa pratique.

C'est ce qui donnera le change, à la communauté, sur le trésor qu'elle renferme dans son sein. En somme, dans le parterre de Notre-Seigneur, elle est une « *toute petite fleur, dans l'Église une enfant impuissante et faible* ». Elle éprouve le besoin d'être dirigée, soutenue, encouragée pour gravir la montagne de la perfection.

Où trouver l'aide nécessaire ? Autour d'elle, on ne la comprend pas. Si, un jour, passe par le monastère un prêtre à qui elle puisse s'ouvrir et qui lui servirait d'appui et de directeur, c'est pour lui déclarer qu'elle a gardé sa candeur baptismale et partir aussitôt pour les missions lointaines. Pourtant, se dit-elle : « *Le Bon Dieu ne saurait*

inspirer des désirs irréalisables ; je puis donc, malgré ma petitesse aspirer à la sainteté. Me grandir, c'est impossible. Je dois me supporter telle que je suis, avec mes imperfections sans nombre ; mais je veux chercher le moyen d'aller au ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle. Nous sommes dans un siècle d'inventions : maintenant ce n'est plus la peine de gravir les marches d'un escalier. Moi, je voudrais aussi trouver un ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus ». Elle cherche dans les Livres saints et son regard tombe sur ces mots « *comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerais ; je vous porterai sur mon sein et je vous balancerai sur mes genoux* ». (Isaïe).

« *Ah, s'écrie l'humble vierge, jamais paroles plus tendres plus mélodieuses ne sont venues réjouir mon âme. L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au ciel, ce sont vos bras, à Jésus !* ».

Le secret est découvert. Elle sera donc une enfant entre les bras de Jésus. « *Un jouet dans ses mains* ». Il en fera tout ce qu'il voudra ; pour elle, elle ne cherchera qu'à faire tout ce qui Lui plaît. Voilà, la "petite voie" de sainte Thérèse : voie petite par l'humilité qu'elle suppose, mais sublime et royale comme la voie de la charité et de l'abandon. Ne cherchez pas des œuvres extraordinaires dans cette vie ; ne vous attendez pas à y trouver de ces grandes pénitences dont la pensée fait frémir ; une seule pénitence sanglante y apparaît, et c'est trop : Sainte Thérèse ne cessera de la regretter. Tout cela n'est pas selon sa "petite voie". Qu'elle soit fidèle seulement aux aspirations et aux volontés de son guide ; soutenue par sa grâce, à quelles hauteurs ne s'élèvera-t-elle pas ? Oui, sa vocation, c'est l'amour dans la confiance sans borne. Cet amour divin qui l'a prévenue dès son enfance, c'est maintenant un océan dont elle ne peut sonder la profondeur. Elle y répond : dans l'Église, elle est l'amour, l'amour qui s'immole et se livre en victime d'holocauste à la gloire de la Très Sainte Trinité et pour le salut des âmes. Déjà, à son entrée en religion, elle avait dit : « *Je suis venue pour sauver les âmes et surtout afin de prier pour les prêtres* ». Maintenant qu'elle a vu tomber à terre le Sang rédempteur sans que personne ne se baisse pour Le ramasser, elle entend à tout instant résonner dans son âme la plainte du divin Crucifié : j'ai soif. Pour étancher cette soif, rien ne lui coûte : elle a des désirs fous du martyre. Mais Jésus regarde le cœur et est satisfait de l'holocauste intérieur. Le martyre, Sainte Thérèse le connaîtra certes, non le martyre à éclat, mais le martyre secret, à coups d'épingles : le martyre de ce corps fragile pour qui les observances claustrales sont si dures et qui, dans ce climat de Lisieux, souffrira du froid à en mourir ; le martyre intime de l'incompréhension, de l'isolement du cœur, de l'aridité spirituelle. Pourtant la paix et la joie abondent dans son âme. Sainte Thérèse est

heureuse, elle aspire à souffrir et toute souffrance lui est douce. Or, voici que le coup est donné, le coup de la mort mystique. Souffrance et douceur à la fois. Dans cette âme, la nuit se fait, à peine illuminée par quelques lueurs fugitives. Pour de longs mois jusqu'à son envolée aux cieux, Sainte Thérèse entre dans la sphère des ténèbres et du silence de la foi. Elle se trouve face à face avec le néant. Dieu, Jésus-Christ, sa Mère, tout ce qu'elle a aimé n'est rien. Plus d'appui à sa vie intérieure. Elle veut croire et elle est comme ne le pouvant plus. Supplice épouvantable que sa plume, pourtant si experte et si délicate, ne parvient pas à décrire. Tout est mort en elle, sauf la puissance d'aimer grâce à laquelle elle consomme l'holocauste et l'offre à son Dieu toujours dans la même paix profonde et le même abandon. La veille de sa mort, à sa sœur qui lui demande : « *Que dites-vous à Jésus ?* », elle répond : « *Je ne Lui dis rien, je L'aime* ».

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a vécu sous les pontificats des Papes Pie IX et Léon XIII, mais il est frappant de voir combien sa sainteté l'apparente au règne de Saint Pie X. Ce grand pape avait appelé les enfants dès leurs premières années, dès les premières clartés de leur raison, à la vie eucharistique.

Sainte Thérèse quant à elle, a montré à tous les chrétiens comment s'élever par l'enfance spirituelle à la plus intime union à Dieu dans la grandeur et dans la gloire. Cette enfance spirituelle n'a pas toujours été comprise comme on le devait, certains y ont vu comme une atrophie de l'âme maintenue dans l'enfance. Or, on sait que loin d'atrophier la puissance de l'âme, l'enfance spirituelle en accroît la profondeur, en augmente l'étendue.

Ce n'est pas une atrophie mais un moyen de croissance plus rapide. L'enfant est un être qui grandit. Celui qui suit la voie d'enfance spirituelle est un homme, qui, comme les enfants, veut encore grandir. Loin de limiter sa croissance, sainte Thérèse veut qu'il grandisse, non seulement jusqu'à l'achèvement de sa croissance humaine, mais jusqu'à son épanouissement dans la croissance divine. La doctrine thérésienne s'oppose directement au jansénisme parce qu'elle est basée sur la confiance. Nous savons bien que nous ne pouvons pas monter si haut, mais nous savons que Dieu nous aime et que son amour sera l'aigle qui nous emportera. Le jansénisme enserme l'âme dans les bandelettes de la crainte, l'écrase sous l'accablement d'un orgueil à l'apparence d'humilité.

Sainte Thérèse c'est l'école de la confiance. « *Quand même j'aurais commis tous les crimes, je ne perdrais rien de ma confiance* », écrit-elle dans ses

manuscrits autobiographiques.

Comme l'écrivit le Père Calmel, Sainte Thérèse était assez simple, elle se tenait assez simplement près du Christ Rédempteur pour avoir compris que la confiance va beaucoup plus loin que n'importe quel crime, fait dépasser n'importe quel crime et reste toujours possible quelque soit le crime.

Sainte Thérèse a deviné que la confiance au Père à cause de son Fils immolé, pouvait s'élever du fond des gouffres et permettre aux âmes de revivre. Elle savait que les êtres les plus vieux, les plus flétris, les plus déformés, pouvaient reflleurir, redevenir jeunes, à la condition première de faire confiance.

Mieux encore que les pécheurs, elle a su comment on revenait des "aventures" et comment on en était nettoyé ; par une confiance sans limites.

Cette confiance est une des caractéristiques de l'esprit d'enfance. Non, sainte Thérèse n'était pas en dehors de la vie réelle de l'humanité avec tout ce que celle-ci renferme parfois d'ignoble et d'infâme, au contraire, elle est venue faire signe aux êtres les plus abîmés, les plus perdus, leur dire qu'ils étaient appelés, eux aussi, à la pénitence, c'est-à-dire au renouvellement, au jaillissement de la vie, à la voie d'enfance. La petite Thérèse, ajoute le Père Calmel, doit donc être lue confrontée à la vie réelle, et c'est aux êtres réels, qu'ils soient restés honnêtes, qu'ils aient descendu au fond des vices, c'est à tous sans distinction qu'elle enseigne à redevenir comme de petits enfants. La petite Thérèse a compris que la vie, la vérité et la victoire résident dans l'esprit d'enfance, elle qui fut mûrie par la participation aux lamentables épreuves du monde moderne : la dégénérescence des corps, le vide total et le néant des âmes. Les épreuves de Sainte Thérèse ont été celles de nous tous : elle a dû offrir à Dieu la tuberculose qui consumait sa

jeunesse, et plus dur encore, la diminution mentale de son père. Elle a dû garder la foi et l'espérance malgré tous les diables qui lui proposaient le néant.



Nous avons entendu les douces promesses de la Vierge de Lisieux : « *Je passerai mon ciel à faire du bien sur terre. Je ferai tomber une pluie de roses* ». Ces roses sont symboles de l'amour, du saint amour qui remplit son cœur. Demandons à cette grande sainte qu'est la petite Thérèse, qu'elle fasse s'épanouir ces roses dans ce monde qu'elle brûlait de donner à Jésus et pour lequel elle s'est sacrifiée.

Qu'à son école nous apprenions à aimer comme elle a aimé. Puissent nos âmes entrer de plus en plus nombreuses dans la voie qu'elle a suivie et qui l'a conduite aux cimes de la vie divine, sa petite voie d'amour, de confiance, de paix, de joie, mais aussi d'immolation et d'abandon total, la voie humble et sublime de l'enfance spirituelle.

Thérèse la conquérante. Elle a conquis les cœurs, les peuples, les prêtres, la papauté parce qu'elle a conquis le cœur de Dieu. Elle a conquis le monde par la sublimité de ses vertus.

Trois papes ont donné en exemple aux esprits tourmentés de ce siècle, malades d'orgueil, celle qui enseigne la petite voie, la voie courte de l'enfance spirituelle, du saint abandon entre les mains de Dieu.

Si elle a conquis ainsi les cœurs, les peuples, les prêtres, la papauté, s'il y a encore parmi vous des cœurs non conquis à l'amour de Dieu, Sainte Thérèse, petite Thérèse, donnez-leur la grâce d'une conquête ou même d'une reconquête ●

LE GÉNIE CIVILISATEUR DU CATHOLICISME

~ M.A. Magaud ~

(suite du n° 157)

LA PHILOSOPHIE SCIENCE DU VRAI ET DU BIEN DANS L'ORDRE NATUREL

In omnibus veritas (S. Justin. Ad Tryph.)

Saint Justin et Tryphon, 150

La vraie philosophie a une place très élevée, puisqu'il lui appartient de rechercher la vérité, de cultiver avec soin la raison, qui, bien qu'obscurcie par la chute, n'a point été éteinte ; de mettre en lumière une foule de vérités, d'en démontrer un grand nombre que la foi nous propose, de les justifier, de préparer à une adhésion plus directe de ses dogmes, même de ceux qui restent plus cachés et que la foi seule peut d'abord percevoir ; de telle sorte que ces derniers aussi soient en quelque manière compris par la raison. »

Pie IX (*Lettre apostolique à l'archevêque de Munich*, 1862)

« Il faut rendre à la Philosophie l'honneur qu'elle mérite et la justice qui lui est due : c'est elle qui prépare notre esprit aux autres connaissances, qui le dirige dans ses opérations, qui lui apprend à mettre toutes choses en leur place, et qui lui donne non-seulement les principes généraux, mais l'art et la méthode de s'en servir et de faire usage de ceux même qu'elle ne donne pas. »

D'Aguesseau (*Deuxième Instruction à son fils*)

« En vain une science parricide s'efforcera d'abolir dans l'esprit humain la notion de la justice, le nom de la vérité, ou de les séparer de Dieu qui est leur principe et leur siège, pour en faire je ne sais quelles filles des intérêts de l'homme : la raison toute simple, abandonnée à son seul cours, résistera dans l'âme des peuples aux blasphèmes du génie, et, même avec des erreurs, maintiendra le nom, l'idée, le règne de la justice et de la vérité. Mais encore, pour se manifester et se défendre, la raison n'est pas réduite à cette seule forme, toute sublime qu'elle est, du bon sens populaire, qui, pour me servir d'une expression célèbre, est le maître de la vie ; elle en a une autre que Dieu lui a donnée, et par où, devenue méditative et

profonde, habitante illustre de quelques âmes prévues et préparées, elle impose sa gloire à toute la terre et se fait un rempart des plus grands noms que l'homme ait portés. Je veux dire la Philosophie : je veux dire ces hommes : Confucius, Zoroastre, Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, Épictète, admirables et bons génies, dispersés par la Providence le long des siècles, et qui, même avant le plein midi de l'Évangile, luttant contre des ténèbres dont ils n'étaient pas la cause, ont servi de leur éloquence la justice et la vérité, et obtenu des Pères même de l'Église d'avoir un nom et un honneur dans leurs écrits, comme si nos docteurs eussent voulu les convertir à la foi malgré leur mort, ou plutôt transformer leurs travaux en un patrimoine naturel du Christianisme. C'est qu'en effet quiconque voue son âme à la lumière supérieure qui éclaire tout homme venant en ce monde, et la défend dans son siècle par l'admiration qu'il inspire, celui-là, malgré les ténèbres involontaires qui lui restent, est un précurseur, s'il n'est un héraut des doctrines plus hautes qu'il n'a pas connues.

« C'est vous dire que la raison, si élevée qu'elle soit, ne termine pas pourtant cette belle hiérarchie de notre esprit. La raison conçoit l'infini, l'éternel, l'absolu, le nécessaire ; elle tire de cette notion métaphysique la notion morale de la vérité et de la justice, et de toutes les deux le nom et la preuve de Dieu.

Mais là, à ce faite des choses, elle commence à se troubler ; elle cherche, elle hésite, elle se demande quelle est l'essence divine, quelle est sa vie, ses conseils, ses volontés. Qui les lui dira ? Comment une intelligence finie, abordée par un miracle de sa nature aux rivages qui n'ont point de bornes, en mesurerait-elle la largeur, la hauteur et la profondeur ? Un homme ne connaît pas la pensée d'un autre homme sous le voile de chair qui la lui cache : comment connaîtrait-il la pensée de Dieu ? Il ne le peut sans doute que si Dieu la lui dit dans une conversation de son âme avec la nôtre.

Et pourquoi cette conversation n'aurait-elle pas lieu ?

Pourquoi Celui qui s'est manifesté à nous par l'univers et la raison ne poursuivrait-il pas cette œuvre de bonté sous une forme plus simple encore, sous la forme d'un esprit conversant avec un esprit ? Ah !

INTENTION DE LA CROISADE EUCHARISTIQUE POUR LE MOIS D'OCTOBRE



En réparation des blasphèmes contre la Très Sainte Vierge Marie

je le crois, Dieu, nous ayant faits comme des fils, nous a parlé comme à des fils : ... il a entretenu sa créature intelligente pour lui laisser dans le cœur des secrets de famille. Ces secrets, nous les avons ; ces secrets font notre plus précieux héritage, et ils ont un nom, le dernier que je dois vous dire : on les appelle la foi. La raison fait l'homme, la foi fait le chrétien ; la raison nous mène au bord de l'infini, la foi nous donne Dieu tout entier. »

R. P. LACORDAIRE (*Discours pour la fête de Saint Thomas d'Aquin, à Toulouse*)

« Saint Justin fut un des premiers philosophes chrétiens ; il mérite l'honneur d'une mention spéciale, parce qu'il fut vraiment digne de s'appeler ami de la vérité, d'être montré au monde, dès les premiers siècles de l'Église, comme le modèle de tous ceux qui l'aimeront sincèrement. Il la chercha avec sincérité, l'embrassa avec ardeur, la pratiqua avec constance, la prêcha avec courage, et, quand il le fallut, il la scella de son sang.

On vit en lui la glorieuse alliance de la raison et de la foi, et, par son exemple, on put comprendre comment la lumière révélée vient au secours des lumières naturelles, puisqu'elle découvre des vérités et des grandeurs que la raison n'aurait pu entrevoir par elle-même.

« Justin, né vers l'année 103, à Naplouse, était Grec d'origine et d'abord païen de religion. Dès sa jeunesse il s'adonna passionnément à l'étude de la Philosophie, afin d'apprendre à connaître Dieu et de parvenir à la science du souverain bien. Il frappa à la porte de toutes les écoles célèbres, mais il s'en éloigna bientôt déçu dans ses espérances. Il s'était attaché en dernier lieu à la doctrine de Platon, et il s'applaudissait des lumières que son intelligence y découvrait, lorsque, se dirigeant un jour vers une solitude peu éloignée de la mer, il fut abordé par un vieillard inconnu et mystérieux qui lui fit d'abord remarquer l'insuffisance de la Philosophie pour connaître Dieu tel qu'il est et la nécessité d'une révélation de sa part pour nous y faire parvenir. Le même interlocuteur, poursuivant cet entretien, lui parla ensuite des Saintes Écritures et l'amena ainsi à la connaissance de la vérité incarnée, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. « *Mais vous, ajouta-t-il, priez avant tout que "les portes de la lumière vous soient ouvertes"* ; car nul "ne peut ni voir ni entendre ces choses, si Dieu et son Christ ne lui en donnent l'intelligence." » Ces paroles

allumèrent dans le cœur de Justin un grand feu et un vif amour des prophètes et des hommes qui sont les amis du Christ. En même temps, le souvenir du courage surhumain qu'il avait vu déployer par les martyrs au milieu des plus cruels supplices vint fortifier puissamment

la décision qui naissait dans son âme.

« D'autre part, dit-il lui-même, un motif qui me détermine encore à abandonner les systèmes des philosophes, c'est que non-seulement les philosophes se contredisent l'un l'autre, mais nul d'entre eux n'est bien d'accord avec soi-même... En somme, la philosophie des sages de la Grèce n'est qu'un chaos informe d'opinions discordantes, et le principal mérite qu'un homme de bon sens puisse reconnaître à ces philosophes, c'est qu'ils prouvent à merveille, les uns contre les autres, qu'ils se trompent et ne disent point la vérité. »

« Dès lors, frappé de l'évidence des preuves et des titres incontestables sur lesquels reposait la foi, Justin prit la résolution d'embrasser la Religion chrétienne, et quelque temps après, à l'âge de trente ans, il reçut le baptême et distribua tous ses biens aux pauvres.

« Il devint aussitôt le défenseur et l'apologiste du Christianisme : il ouvrit à Rome une école de Philosophie chrétienne, où de nombreux auditeurs venaient entendre la démonstration des vérités et les leçons de la morale évangélique. Animé du désir de répandre la connaissance du vrai Dieu, il entreprit plusieurs voyages ; il parcourut l'Italie, l'Asie Mineure et l'Égypte, et, par ses discours énergiques et pleins de feu, il eut le bonheur de convertir plusieurs infidèles.

« Cependant il n'obtint pas toujours cette consolation, mais la vérité en sa bouche n'en fut que plus triomphante. Un jour encore que Justin était sur le point de partir d'Éphèse, et qu'il n'attendait plus qu'un vent favorable à la navigation, se promenant dans les galeries publiques de la ville, il rencontra un individu qui était accompagné de six autres et qui, l'ayant salué, lui exprima le désir de conférer avec lui, parce que son vêtement lui avait fait connaître qu'il était philosophe.

L'inconnu lui avoua qu'il était un Hébreu, nommé Tryphon.

« Justin accepta : la conférence s'engagea en présence de quatre des disciples du philosophe juif, les deux autres se retirant. Elle eut lieu dans une galerie où se trouvaient des sièges de pierre. Il serait trop long de suivre le défenseur de la cause chrétienne dans cette conférence qui dura presque deux jours ; il suffira de dire que, pressés par l'évidence des preuves

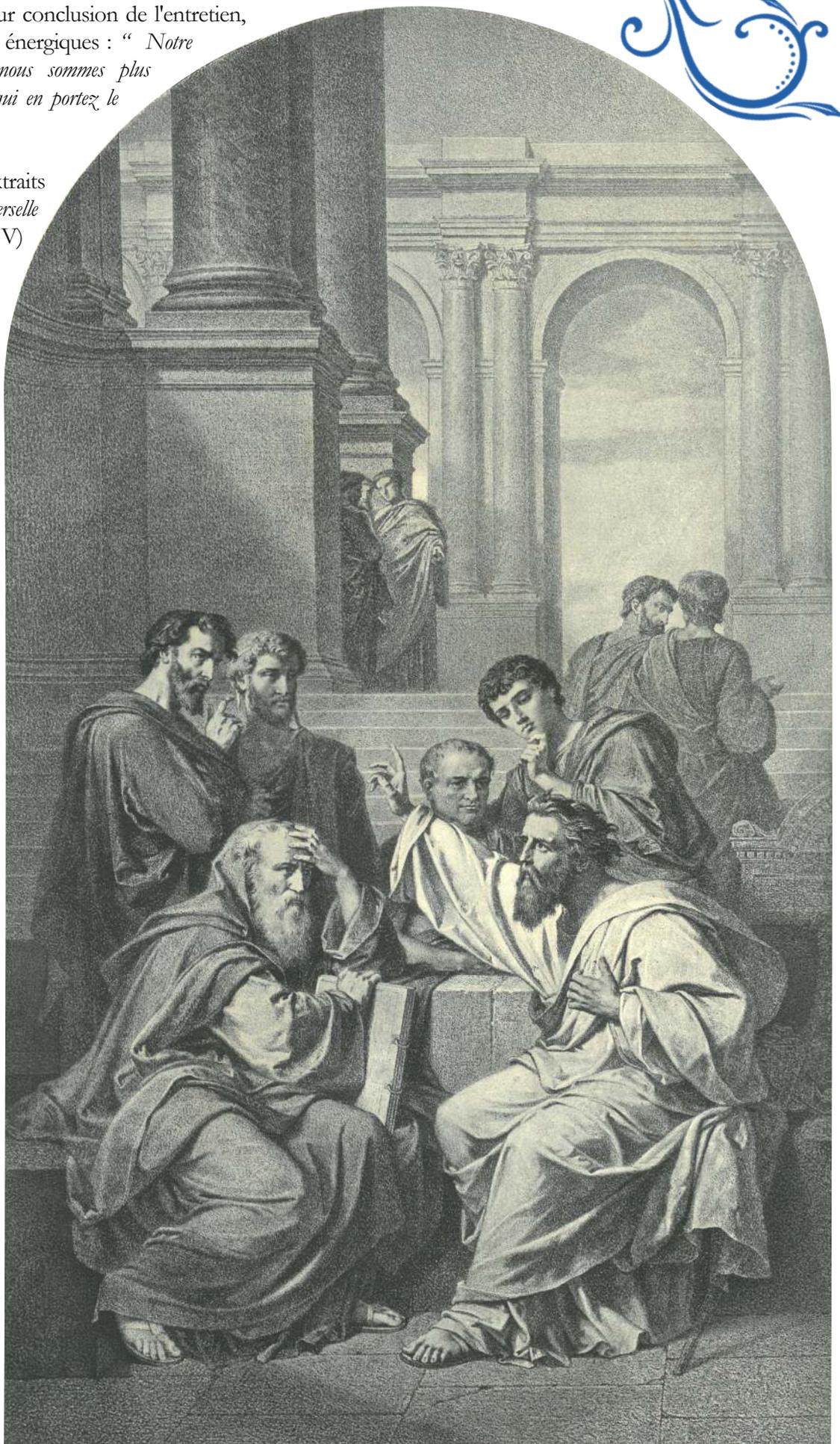
rationnelles que Justin leur donnait de la vérité du Christianisme, Tryphon et ses amis ne surent que répondre, surtout lorsque, pour conclusion de l'entretien, Justin leur adressa ces paroles énergiques : “ *Notre foi n'est donc point vaine, et nous sommes plus véritablement des sages que vous qui en portez le nom.*” »

ROHRBACHER (Extraits
de *l'Histoire universelle*
de *l'Église*, t. V)

Ce moment a fixé l'attention du peintre, et les dernières paroles servent d'inscription au tableau. La figure du juif Tryphon exprime bien l'opiniâtreté et l'embarras d'un vaincu qui ne veut point, en avouant sa défaite, confesser le triomphe de la vérité ; la physionomie de Saint Justin respire, au contraire, l'énergie et l'enthousiasme de la conviction. Au bâton placé à son côté et auquel pend une gourde, on reconnaît le voyageur arrêté dans sa marche et prêt à partir.

Les quatre témoins de la discussion révèlent une attention soutenue, et les deux hommes qui s'éloignent, une coupable indifférence.

Ce tableau est plein de vie et d'expression. La mise en scène est savante. On y remarque surtout l'ordonnance architecturale, l'art de la perspective et de la distribution du jour, les attitudes variées et expressives des personnages sur lesquels les draperies sont jetées avec habileté ●



AU NOM DE L'OBÉISSANCE

~ H. le Caron ~

Obéir, c'est faire la volonté d'un autre. Comme toute autorité vient de Dieu, nous devons obéir à nos supérieurs. Notre-Seigneur Lui-même a dit « *de rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu* ». Ainsi, lorsque nous rendons à César ce qui est à César, nous accomplissons la volonté de Dieu.

Il ne peut subsister d'Église, de sociétés, de familles sans obéissance à la loi et aux commandements de celui ou de ceux qui détiennent l'autorité.

La nature elle-même obéit à des lois imposées par Dieu de toute éternité.

Sans ces lois fixées par le Créateur, le soleil ne brillerait plus de son éclat, les jours ne succèderaient plus aux nuits, les arbres ne porteraient plus de fruits, ni les champs de récoltes. La merveilleuse harmonie qui existe entre les organes de notre propre corps ayant disparu, celui-ci cesserait d'exister. Nous ne subsistons, nous ne vivons que parce que la nature obéit aux lois que notre Créateur a fixées d'une manière immuable.

I - LES SOCIÉTÉS VOULUES PAR DIEU

Dieu est infiniment bon. Il est infiniment miséricordieux. Il aurait pu condamner définitivement nos premiers parents lorsqu'ils Lui ont désobéi (le péché originel est un péché de désobéissance) et se désintéresser d'une humanité qui l'avait trahi. Au contraire, Il a lui-même réparé le désordre qui nous avait privé de la grâce sanctifiante en nous envoyant un sauveur en la personne de Son propre Fils. Celui-ci a pris sur Lui les péchés du monde en mourant ignominieusement sur le bois de la croix. Cette manière de réparer de la part de Dieu tout puissant est l'acte d'amour le plus extraordinaire, le plus inouï (le langage humain est insuffisant pour en qualifier la grandeur) qu'on puisse concevoir. En vérité, il ne pouvait être conçu que par Dieu.

Les Écritures montrent avec quels soins jaloux Dieu a préparé la venue du Messie. Il a choisi un peuple qu'Il a lui-même conduit par ses prophètes et par ses rois, destiné de toute éternité à régner sur sa Création quand les temps seraient accomplis. Mais le peuple élu n'a pas voulu reconnaître son Dieu et son roi dans ce modeste charpentier né en son sein. Il l'a rejeté et comme l'a si bien expliqué Saint Paul, la chute d'Israël a été le salut des Nations parce que la grâce de Dieu a éclaté et est retombée directement sur tous les peuples. ⁽¹⁾

Mais, il est facile de le comprendre, Dieu n'a pas racheté l'humanité au prix inestimable du sang de Son Fils pour l'abandonner à elle-même et encore moins à son ennemi, l'archange révolté qui cherche à régner sur ce monde. Quand Notre-Seigneur fut remonté auprès de Son Père, Il nous a envoyé l'Esprit-Saint, troisième personne de la Trinité qui éclaire les hommes de bonne volonté et les fait bénéficier de ses dons.

D'autre part, ne voulant pas régner en personne sur Sa Création, Il a réparti ses pouvoirs de roi et de prêtre entre le glaive temporel (les rois très chrétiens) et le glaive spirituel qui est la Sainte Église fondée sur Pierre et sur ses successeurs.

La société voulue par Dieu pour faciliter notre salut éternel, la société idéale que nous devons nous efforcer de réaliser est la société chrétienne. Elle est bâtie comme une pyramide. Sa pointe, son sommet, est Notre-Seigneur, Dieu premier servi et notre Roi. Puis, intimement unis à lui par sa grâce, sont répartis dans des étages qui vont du sommet à la base tous ceux qui sont les membres de cette société chrétienne, qu'ils exercent une fonction dans le domaine temporel ou dans le domaine spirituel ; la base, les fondations reposant sur les familles dont le père tient directement son autorité de Dieu. Telles sont les sociétés harmonieuses voulues par Dieu, heureuses sur cette terre autant qu'on puisse l'être dans "cette vallée de larmes", mais tournées essentiellement vers l'Éternité et vers ses béatitudes. Car il ne sert à rien de devenir maître de l'Univers si l'on doit perdre son âme.

Dans de telles sociétés qui respectent les lois de Dieu, le joug est léger parce que l'obéissance, contrairement à ce qui se passe dans les sociétés tyranniques, est une obéissance d'amour. Bourdaloue (*Exhortation sur l'obéissance religieuse*) exposait que « *la perfection de l'obéissance demande que tout homme soit soumis à Dieu* ». Dans les sociétés chrétiennes, l'obéissance est l'expression de l'amour que l'on a pour Dieu.

1. Sans l'intermédiaire d'Israël qui, dans le plan définitif de Dieu, devait constituer la nation chargée de faire connaître le Messie.

II - L'OBÉISSANCE DANS LES SOCIÉTÉS CONTEMPORAINES

Depuis que la Révolution a chassé Dieu des institutions et des sociétés et placé l'homme souverain au sommet, de la pyramide, l'obéissance a disparu en même temps que l'autorité.

Dieu a cessé d'être la source du droit et les lois qui sont seulement des créations fondées sur les caprices d'une masse d'individus instables, ou sur la volonté tyrannique de quelques ambitieux, ne sont plus respectées librement.

L'humanité court à sa perte parce que, après avoir chassé Dieu, elle ne respecte même plus le Décalogue et les lois naturelles ; mais peu importe aux adeptes de la religion démocratique qu'elle périsse pourvu qu'elle meurt démocratiquement. Nous en sommes là et il suffit de regarder autour de nous pour en être convaincu.

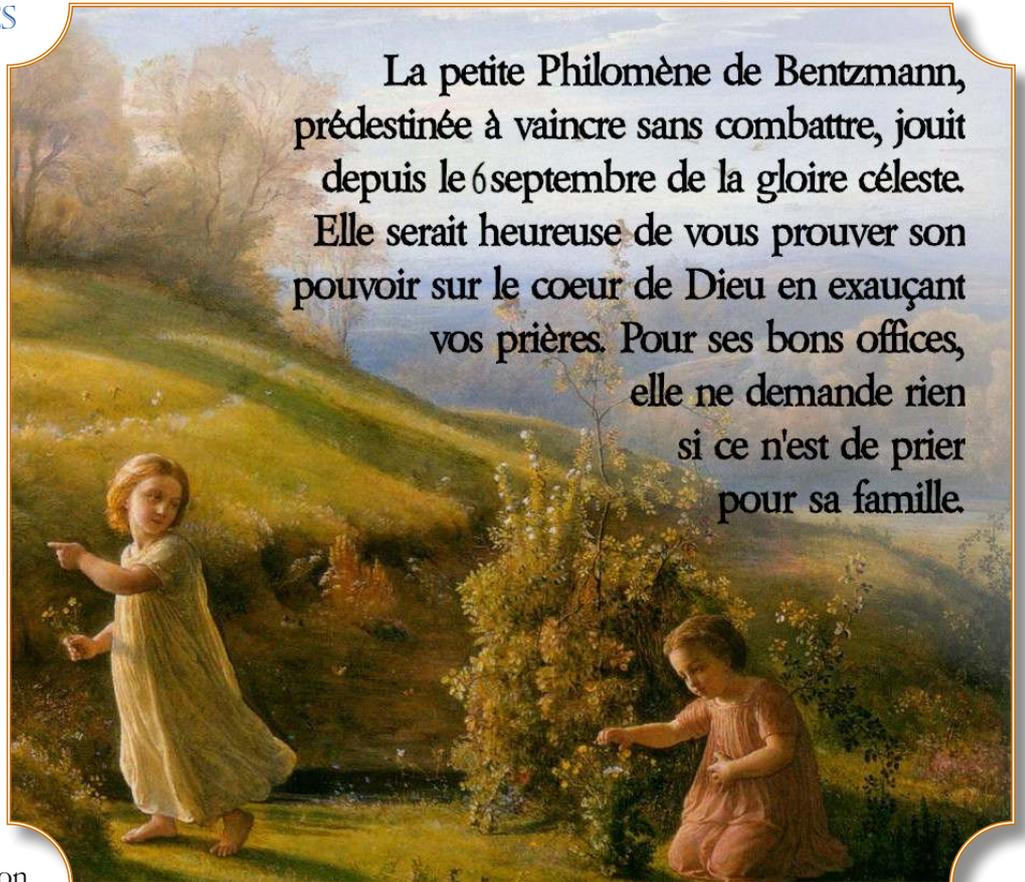
En Occident, les enfants n'obéissent plus aux parents qui ont le plus souvent abdiqué leur autorité. Les employés se révoltent contre leurs employeurs et souvent, pour le motif le plus futile, déclenchent des grèves préjudiciables à l'entreprise et qui perturbent gravement la vie quotidienne du citoyen que l'on n'a pas consulté, surtout lors qu'il s'agit d'un service public.

La liberté confondue avec la licence mène nos pays à l'anarchie. La soi-disant fraternité, sans père commun, conduit à la lutte des classes.

Quant à l'égalité qui est d'ailleurs un principe contraire à la nature humaine, elle n'est jamais respectée, même lorsque des gouvernements socialistes sont au pouvoir.

Tout ce qui arrive à notre malheureux pays était prévisible. Le désordre, la disparition de l'obéissance sont les fruits de l'apostasie qui constitue l'acte de désobéissance suprême, puisqu'elle concerne notre Créateur Lui-même.

Le Cardinal Pie a écrit les phrases suivantes qui sont toujours d'actualité car la situation n'a fait qu'empirer depuis qu'il les a écrites :



La petite Philomène de Bentzmann, prédestinée à vaincre sans combattre, jouit depuis le 6 septembre de la gloire céleste. Elle serait heureuse de vous prouver son pouvoir sur le coeur de Dieu en exauçant vos prières. Pour ses bons offices, elle ne demande rien si ce n'est de prier pour sa famille.

« O France ! Plus de cinquante ans se sont écoulés depuis que le nom de Dieu est sorti pour la première fois de la Constitution. Or, je t'adjure, aujourd'hui, de montrer le fruit de ce demi-siècle d'expérience.... Il n'y a plus de moralité publique, plus de justice, dites-vous. Ces résultats vous étonnent ? Il était facile de les prévoir.... Vous ajoutez : Tout s'en va, tout dépérit. Cela encore vous étonne ? Il eut été facile de le prévoir.... Car la législation qui fait profession de neutralité et d'abstention concernant l'existence de Dieu, sur quel fondement établira-t-elle sa propre autorité ? En me permettant de ne pas reconnaître Dieu, ne m'autorise-t-on pas à la méconnaître elle-même ? Nous n'avons pas voulu, dites-vous, mettre le dogme dans la loi. Et moi je vous réponds : "Si le dogme de l'existence de Dieu ne se trouve plus dans la loi, la raison de la loi ne se trouve plus dans la loi et la loi n'est qu'un mot, elle n'est qu'une chimère". »⁽²⁾

La question la plus importante qui se pose à nous chrétiens lorsque nous vivons sous la domination d'un gouvernement athée, ennemi de Dieu, est de savoir comment nous devons nous comporter vis-à-vis de ce César impie.

Pour ce faire, nous devons nous reporter à la définition chrétienne de l'obéissance puisqu'il s'agit là d'une question morale. L'obéissance peut être définie comme :
« une vertu surnaturelle qui nous incline à soumettre notre volonté à celle des supérieurs légitimes en tant qu'ils sont les représentants de Dieu ».

2. Œuvres sacerdotales - pp : 627, 628 et 629

Or, même un César impie peut être un représentant légitime de Dieu ⁽³⁾.

Et nous lui devons obéissance toutes les fois que ses ordres ne sont pas contraires au Décalogue et aux Commandements de l'Église. Car il y a des limites posées à l'exercice de l'autorité. « *Il est évident*, précise Tanqueray dans son précis de Théologie ascétique et mystique, *qu'il n'est ni obligatoire, ni permis d'obéir à un supérieur qui commanderait quelque chose de manifestement contraire aux lois divines ou ecclésiastiques ; ce serait alors le cas de redire la parole de Saint Pierre : Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes – parole libératrice qui assure la liberté chrétienne contre toute tyrannie* ».

Il est normal, par exemple, et cela ne pose pas de cas de conscience, que le citoyen d'un État laïque paie un impôt nécessaire pour assurer le fonctionnement des services publics et obéisse à des lois qui sont conformes à

la loi naturelle ; mais au contraire il doit refuser de commettre des actions criminelles. Rien ne peut justifier devant Dieu l'assassinat de femmes et d'enfants. Les médecins qui pratiquent l'avortement, même quand leurs supérieurs le leur ont commandé, encourent eux-aussi, une grande responsabilité morale. ⁽⁴⁾

A la limite, on peut admettre la légitimité d'une insurrection quand la foi et les libertés essentielles de l'homme sont directement menacées.

Rappelons à ce sujet que le Pape Pie XI n'a pas craint de légitimer la "reconquête" de leur patrie par les armées catholiques et nationalistes espagnoles en envoyant un Nonce à Burgos, en pleine guerre civile, alors qu'il existait un gouvernement légitime républicain espagnol.

(à suivre)

3. "Tu n'aurais sur Moi aucun pouvoir", a dit Jésus à Ponce Pilate, "s'il ne t'avait été donné par Dieu".

4. Les médecins des hôpitaux dépendent du Ministère de la Santé.



LE SAINT ROSAIRE POUR LA CHRÉTIENTÉ

Tiré du bulletin N.D. de la Ste Espérance n°368

Depuis la chute de Constantinople en 1453 jusqu'à la fin du XVIII^{ème} l'Occident a constamment vécu sous la menace du Croissant musulman. En face de cette menace, les schismes et les hérésies, les ambitions et les divisions politiques, ainsi que l'esprit de lucre, ont sans cesse maintenu la chrétienté dans un état de grande faiblesse.

Après la chute de Saint-Jean d'Acre (1291), les chevaliers de l'Ordre hospitalier et militaire de Saint-Jean de Jérusalem s'étaient installés à Rhodes, position stratégique capitale et fer de lance de la chrétienté en Méditerranée orientale. En 1522, Rhodes est tombée aux mains des Turcs après un siège mémorable : le front maritime chrétien reculait alors jusqu'en Méditerranée centrale.

Lorsque le cardinal dominicain Michel Ghislieri devient en janvier 1566 le pape Pie V, la puissance turque est à son apogée ; durant les six années de son pontificat, il s'emploiera sans cesse à coaliser les forces chrétiennes contre les musulmans. Au cours de l'année 1566, une flotte ottomane de 140 voiles fait une longue croisière dans l'Adriatique, semant partout la terreur, pillant les villages côtiers, massacrant les

populations, emmenant les femmes et les enfants en vue d'un esclavage immonde.

Les Turcs tiennent alors les trois quarts des côtes méditerranéennes, ainsi que la plus grande partie de la Hongrie, la Grèce et la totalité des Balkans ; ils ont sur le pied de guerre, en Europe orientale, une armée de 300 000 hommes. En cette même année 1566, l'empereur germanique Maximilien II essaie de reprendre aux musulmans une partie de la Hongrie. Son expédition n'aboutit, comme il le reconnaît, qu'à augmenter « la grande joie de l'ennemi et l'humiliation du nom chrétien ».

« N'est-il pas désolant, écrit un contemporain, que les princes, sans paraître se douter de l'approche de l'ennemi, passent leur temps dans les plaisirs, et que l'on trompe leurs sujets sur l'emploi des impôts de guerre ? »

L'Électrice Palatine écrit à son gendre : « On ne ferraille contre les Turcs que dans les banquets, au bruit des verres, alors que pour le prélèvement des taxes ottomanes le peuple est sucé jusqu'à la moelle des os. »

Saint Pie V, au contraire, pensait au danger turc depuis son avènement. Le 9 mars 1566, parmi

les premières intentions du jubilé, il avait indiqué la défaite des armées ottomanes. Il avait même écrit à ce sujet aux princes d'Allemagne : « Oublions toutes nos querelles en présence du péril commun. » Il ordonnait des prières solennelles et des processions de pénitence qu'il présidait lui-même malgré les fatigues de la maladie. Avant de mourir en cette même année 1566, Soliman *le Magnifique* avait dit de lui : *Je crains plus les prières de ce pape que toutes les troupes de l'empereur.*

L'avènement de Sélim II *l'Irrogne* comme successeur de Soliman amena un répit de quelques années. Mais au début de 1570, les Turcs attaquent Chypre qui appartenait à Venise. Saint Pie V équipe douze galères de combat et obtient l'appui de Philippe II d'Espagne malgré la rivalité entre l'Espagne et Venise.

De graves dissensions naquirent entre le Romain Marc-Antoine Colonna, nommé amiral en chef à la demande du pape, le Génois Jean-André Doria (petit-neveu du fameux André Doria) qui commandait la flotte espagnole, et le provéditeur Zane qui commandait les Vénitiens. Pendant que la flotte chrétienne demeurait inactive, les Turcs s'emparaient de Nicosie et assiégeaient Famagouste, en multipliant massacres, pillages et viols. Les effroyables cruautés subies par les chrétiens de Chypre et la résistance prolongée de Famagouste assiégée ne réussirent pas à tirer les amiraux de leurs rivalités. Doria, assurant avant tout combat que la campagne était manquée, regagna son port d'attache. La défection espagnole rendait impuissantes les galères pontificales et vénitiennes : Colonna et Zane durent se replier eux aussi. La chrétienté de Chypre, ainsi abandonnée à la domination turque, y demeura pendant trois siècles : jusqu'en 1878, date à laquelle la Turquie céda l'île à l'Angleterre.

Devant cette débandade, saint Pie V multiplie les prières, les processions et les jeûnes. Il envoie des nonces à tous les princes chrétiens pour former une *Sainte Ligue* où vont entrer l'Espagne, Venise, les chevaliers de Malte et plusieurs principautés italiennes.

La Russie, la Pologne, le Portugal et l'Empire refusèrent. Et aussi la France de Catherine de Médicis et de Charles IX, retranchée sur son alliance avec la Turquie, vieille de plus de quarante ans :

« Le soir même de Pavie (1525), François I^{er}, en secret, avait envoyé sa bague à Soliman. Le sultan et son ministre Ibrahim comprirent ce signe. Les relations entre la France et la Turquie étaient anciennes. Elles dataient de Jacques Cœur et de Charles VII. Mais c'étaient des relations d'affaires. Devenir l'allié



des Turcs : pour que le roi franchît un tel pas, il fallait la nécessité (...). Cette alliance avec l'infidèle, *c'était la fin de l'idée de chrétienté*. Dans la mesure où elle avait existé, où elle avait pu survivre à tant de guerres entre les nations d'Europe, la conception de la République chrétienne était abolie ».

Mais *on ne doit jamais faire le mal pour (obtenir) un bien*, répond saint Pie V dans sa sévère lettre au roi de France.

« ...Ce que Votre Majesté nous dit de la douleur qui l'affecte, tant à l'égard de l'Église en général que de la république de Venise en particulier, nous le croyons aisément. Parmi les rois catholiques, en effet, à qui donc appartient de s'affliger davantage d'un malheur qui frappe toute la chrétienté, sinon à celui qui a reçu par tradition, comme de main en main, ce surnom de roi très chrétien, conquis et mérité par ses prédécesseurs pour leurs glorieux exploits contre les Infidèles ? Or, dans la lettre de Votre Majesté, une phrase nous étonne et nous chagrine, et notre devoir est de nous en plaindre, avec toute la liberté convenable à notre caractère.

« Votre Majesté ne recule point à désigner sous le nom d'*empereur des Turcs* un tyran inhumain et l'ennemi le plus acharné de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme si celui qui méconnaît le vrai Dieu n'usurpait pas la dignité impériale !...

« Quant à cette alliance contractée par les rois, vos illustres ancêtres, et que Votre Majesté, suivant ses propres expressions, veut maintenir dans l'intérêt même de la chrétienté, l'étrange illusion et la grave erreur ! C'est oublier qu'on ne doit jamais faire le mal pour le bien. Votre Majesté ne s'exemptera donc pas de reproche si, en vue d'un avantage personnel ou de tout autre qu'elle imagine, elle persiste à conserver des relations amicales avec les Infidèles... Le tort de vos aïeux ne justifie pas le vôtre. Dieu châtie parfois sur les fils les fautes des parents. Combien plus exercera-t-il sa justice sur ceux qui prétendent perpétuer les erreurs de leurs pères ! » En juillet 1543, la France avait accueilli à Marseille la grande flotte turque. Puis Français et musulmans avaient pillé ensemble la ville de Nice qui appartenait à la Savoie, alliée de l'Espagne. Ensuite la flotte avait passé l'hiver à Toulon. L'amiral de Soliman, Kheir el-Din, vice-roi d'Alger, commanda en chef la place pendant six mois; il y fit transformer une grande maison en mosquée.

En 1571, la France de Charles IX, de Catherine de Médicis et de l'amiral huguenot Gaspard de Coligny invoque donc cette tradition pour s'opposer aux efforts de saint Pie V. C'est précisément, d'autre part, le moment où, par un brusque

revirement, la politique de la France devenait protestante¹.

La diplomatie française va jusqu'à prétendre que la politique pontificale, « sous couvert d'une croisade religieuse, essaie surtout d'asservir l'Europe ».

En revanche, Philippe II d'Espagne adhère à la Sainte Ligue contre les Turcs. Mais il faut surmonter les rivalités sans cesse renaissantes, rivalités de prestige et d'intérêt, entre Venise, et l'Espagne. Finalement les alliés confient à Pie V la désignation du commandant en chef, à condition qu'il ne soit ni espagnol ni vénitien. Le pape choisit le duc d'Anjou, futur Henri III de France, dont les victoires de Moncontour et Jarnac ont montré le courage et la valeur : mais le prince « s'excuse sur les affaires du roi son frère ». Ainsi la France et les Français seront tout à fait absents de Lépante.

Alors saint Pie V nomme Don Juan, fils de Charles Quint, prince de vingt-quatre ans qui vient de se révéler dans une expédition contre les Barbaresques. Sous ses ordres, Marc-Antoine Colonna commandera les galères pontificales, Louis de Requesens et Jean-André Doria les soldats et les marins espagnols, et le provéditeur Sébastien Veniero, surnommé *second Ulysse*, la flotte vénitienne.

L'alliance offensive et défensive contre les Turcs est signée le 25 mai 1571. Elle comporte notamment les stipulations suivantes :

« Les différends qui surgiraient entre les contractants seront tranchés par le pape. Aucune des parties ne pourra conclure de paix ou de trêve, par soi ou par intermédiaires, sans l'assentiment ou la participation des autres. »

La flotte rassemblée à Messine lève l'ancre le 15 septembre 1571. Auparavant, Don Juan d'Autriche a remporté un premier succès de commandement, en faisant accepter aux Vénitiens, qui étaient des marins plus que des soldats, d'embarquer à bord de leurs galères des détachements de la « redoutable infanterie espagnole », armés d'arquebuses.

La flotte chrétienne, qui s'avance

prudemment par Otrante et Corfou, comprend 208 galères et six « galéasses », énormes navires de haut bord qu'il faut souvent remorquer, véritables citadelles flottantes disposant au total de 180 bouches à feu. Les chrétiens sont mieux équipés que les Turcs : ainsi se manifeste la supériorité technique de l'Occident ; mais leur flotte est disparate tandis que les Turcs, habitués à naviguer ensemble, ont l'avantage de l'homogénéité. Sur la foi de mauvais renseignements, chacune des deux flottes croit avoir la supériorité numérique (alors qu'en réalité elles s'équilibrent numériquement); des deux côtés on recherche le combat.

Tous les chefs de l'Islam méditerranéen sont là. Ali-Mouezzine Pacha, commandant en chef, a fait venir de La Mecque l'étendard vert du Prophète. En face, les meilleurs capitaines de Venise, d'Espagne, de Naples, de Sicile, de Gênes, de Savoie, de Malte. Tous les monastères de la chrétienté sont en prière. Saint Pie V a accordé une indulgence plénière à chaque combattant.

Le 7 octobre, aux environs du golfe de Patras, en face de la pointe Scropha, que les Turcs appelèrent ensuite la Pointe sanglante, les deux flottes s'aperçoivent : les Turcs sortent du havre de Lépante. À la vue des infidèles, Don Juan, crucifix en main, inspecte ses vaisseaux et harangue les équipages.

Sur tous les navires, soldats et marins se mettent en prière, demandant à Jésus-Christ d'humilier ses ennemis : *ut inimicos sanctæ Ecclesiæ humiliare digneris, te rogamus audi nos*. L'action s'engage vers midi. Elle dure jusqu'à cinq heures du soir, en un corps à corps acharné, longtemps indécis: jusqu'à ce que, par une

« LES MARDIS DE LA PENSÉE CATHOLIQUE »

*Vendredi 16 octobre
à 20h00 au prieuré Saint-Ferréol*

*Conférence de M. de Lacoste sur :
« La guerre en Syrie, l'échec d'une manipulation »
Les chrétiens d'orient en sursis*

1 : J. Bainville, Histoire de France, chap.IX. — Cf. Latreille, Histoire du catholicisme en France, t. II, Spes 1960, p. 239 : Coligny entreprend une politique de « réconciliation des Français » catholiques et protestants : « Il imagine de refaire l'union contre l'ennemi extérieur, c'est contre l'Espagnol. Il élabore un plan d'action double : sur les océans, où des groupes huguenots résolus iront jusqu'en Amérique menacer le monopole de la colonisation espagnole, sur le continent, où l'armée royale entre en action pour soutenir les révoltés des Pays-Bas. » Ce plan rangeait « la France, sur l'échiquier européen et mondial, aux côtés des protestants contre Philippe II ». Le pape saint Pie V blâme sévèrement les concessions faites par Charles IX aux huguenots : « Cette paix n'est pas la paix. Elle changera une guerre ouverte en secrètes et les transfère d'un maître à l'autre, ne laissera pas impuni le mépris de la religion catholique. »

brusque inspiration, Don Juan libère les galériens et les envoie au combat pour prix de leur liberté. Les Turcs en réponse déchainent eux aussi leurs captifs et leur donnent des armes mais ceux-ci sont en majorité des chrétiens (15000 environ), ils se retournent contre eux pour leur faire expier les sévices de leur servitude. Les musulmans déplorent finalement 30 000 tués, dont leur commandant en chef, et 5000 prisonniers ; les chrétiens 8000 morts et 10 000 blessés. Tous les navires musulmans sont coulés ou pris, à l'exception de l'escadre d'Alger, supérieurement commandée par Euldj-Ali, qui réussit à se dégager avec treize vaisseaux, après avoir plusieurs fois failli renverser le cours de la bataille par ses manœuvres rapides et audacieuses. La victoire coûte fort cher : Barberigo, Orsini, Caraffa, Cardona, Gratiani, Cornaro et l'élite de la noblesse italienne illustrent par une mort glorieuse leur nom déjà fameux. Dix-sept capitaines vénitiens, soixante chevaliers de Malte périssent en héros de Jésus-Christ, de son Église et de sa chrétienté.

Ce même 7 octobre, à cinq heures du soir, saint Pie V examine, en présence de quelques prélats, les comptes du trésorier Bussotti. Tout à coup, mû par une subite inspiration, il se lève, ouvre une fenêtre, regarde vers l'Orient, demeure un instant en contemplation, puis déclare à ses visiteurs : « Ne nous occupons plus d'affaires, mais allons remercier Dieu. L'armée chrétienne vient de remporter la victoire. »

Il se rend aussitôt dans son oratoire où un cardinal, accouru à la nouvelle, le trouve pleurant de joie. Bussotti et ses collègues, surpris de cette brusque et solennelle révélation, en notent le jour et l'heure. Ils la confient à plusieurs cardinaux et à diverses personnes qui en consignent elles aussi la date. Mais quinze jours se passent sans aucune confirmation, des vents contraires retardant les courriers envoyés par Don Juan. Enfin une estafette parvient à Rome dans la nuit du 21 au 22 octobre. Le cardinal Rusticucci, secrétaire d'État, fait réveiller le pape qui prononce les paroles du vieillard Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace*. Saint Pie V applique à Don Juan le mot de l'Évangile : *Fuit homo missus a Deo cui nomen erat Joannes*. En action de grâces, il institue la fête de *Notre-Dame des Victoires*, à célébrer le jour anniversaire de Lépante. Son successeur Grégoire XIII la transfère au 1^{er} dimanche d'octobre sous le titre de *Notre-Dame du Rosaire*. Par la suite, la fête est ramenée au 7 octobre, avec solennité le 1^{er} dimanche du mois.

Don Juan, au lendemain de Lépante, veut mettre le cap sur les Dardanelles pour exploiter son succès. La flotte turque détruite, il est possible de forcer le

Bosphore et de prendre Constantinople. Mais les amiraux se disputent et ne s'accordent que sur la dislocation des escadres. Ils invoquent l'équinoxe, le mauvais temps, le nombre des blessés, les avaries des vaisseaux, le manque de vivres et de munitions. Une splendide occasion de reprendre possession de la Méditerranée est perdue.

Les amiraux se donnent rendez-vous au printemps, en vue d'une autre campagne, et sacrifient tous (sauf Don Juan) à la gloire d'aller jouir des compliments et des honneurs qui les attendent à Rome et dans leur pays.

L'importance historique de la victoire de Lépante est ainsi résumée par l'amiral Auphan ²:

« Moralement, c'en était fini avec le complexe d'infériorité qui paralysait depuis cinquante ans les marins chrétiens en face de l'islam, et inversement les Turcs commençaient à sentir que leurs razzias maritimes vers l'Occident chrétien risquaient de ne pas rester impunies. Pour mesurer vraiment l'importance historique de la victoire de Lépante, il faut imaginer ce qu'aurait été une défaite avec, comme conséquence probable, l'implantation de l'Islam sur la rive européenne de la Méditerranée occidentale, en Sicile, en Italie du Sud ou dans les maquis d'Andalousie...

« Mais l'occasion était manquée de porter aux Turcs un coup décisif. Désolé d'apprendre que les vainqueurs de Lépante renonçaient à exploiter immédiatement leur avantage, Pie V préparait une autre expédition pour l'année suivante : il écrivit dans ce sens au doge de Venise, au roi de Pologne, au duc de Bavière, à la Savoie, à Mantoue, Lucques, Ferrare, Gênes, Parme, et Urbino, et même à "l'illustre shah Tahamase, très puissant roi de Perse". Il réitéra en termes véhéments, le 15 février 1572, ses reproches au roi de France Charles IX. Le 16 février, il ordonnait au grand-maître des chevaliers de Saint-Jean d'armer ses galères pour le début de mars. Mais il allait mourir le 1^{er} mai de la même année.

« D'ailleurs Euldj-Ali était rentré à Constantinople en triomphateur. En récompense de ses exploits à Lépante, son nom d'Euldj (le maraudeur) avait été changé en Kilidj (le glaive) ; et à son titre de vice-roi d'Alger s'ajoutait maintenant celui de capitán-pacha, c'est-à-dire d'amiralissime. Pendant l'hiver 1571-1572, il reconstitua la flotte détruite, faisant construire 150 galères et 8 galasses. Cette nouvelle flotte turque fut au cours de l'année 1572 refoulée au-delà du cap Matapan par la flotte chrétienne ; mais il n'était plus question d'attaquer Constantinople, ni même de susciter, et de

soutenir, comme on l'avait escompté un moment, une révolte des Grecs.

« D'ailleurs, après la mort de Pie V, Venise se lasse ; elle était entrée dans la guerre surtout à cause de Chypre, et elle commençait à comprendre que l'île ne lui reviendrait jamais. Commercer était pour elle une nécessité ; Marseille, seul grand port resté neutre en Méditerranée, lui prenait tous les marchés du Levant ; et la diplomatie du roi de France Charles IX s'entremettait pour une paix séparée de Venise avec les Turcs ; cette paix séparée, violant le traité d'alliance du 25 mai 1571, Venise la conclut en 1573, et à de rudes conditions : elle reconnaît la perte de Chypre et de tous les territoires conquis par les Ottomans, elle verse une indemnité de guerre de 300 000 ducats, elle consent à payer un tribut annuel pour l'occupation de Céphalonie et de Zante, elle accepte de limiter à 60 le nombre de ses galères. " Tout valait mieux aux yeux des armateurs vénitiens qu'une guerre sans issue " ³ ».

La marine espagnole demeure assez forte pour protéger à peu près la navigation et les côtes en Méditerranée occidentale. Les deux puissants de la Méditerranée, Espagne et Turquie, négocient finalement



une trêve qui, périodiquement reconduite, assure dix ans de paix de 1581 à 1591.

Ainsi, au lendemain de Lépante, face au long ruban des côtes musulmanes, la chrétienté n'a en Méditerranée que des fenêtres relativement étroites : les côtes d'Andalousie et de Catalogne en Espagne, celles du Languedoc et de Provence en France, et celles des

divers États italiens. Et surtout, entre la France et l'Espagne, c'est toujours l'hostilité et souvent la guerre. Du moins, par la bataille de Lépante, saint Pie V a évité un désastre à la chrétienté.

Vatican II passe par là... Dans l'hebdomadaire *Témoignage chrétien* en date du 12 janvier 1967, le Père Chenu écrivait qu'à la bataille de Lépante, « Don Juan d'Autriche détruisit par surprise (sic !) la flotte des Turcs ». Il flétrissait l'Église d'avoir voulu, à Lépante comme dans toutes les croisades, *imposer l'Évangile par la force des armes*. À quoi l'amiral Auphan répondit ⁴ que les expéditions militaires des croisades *n'avaient pas pour but de convertir les musulmans, mais de contre-attaquer pour défendre la chrétienté injustement attaquée*. Sans les combattants de Lépante, ajoutait-il, le P. Chenu s'appellerait peut-être aujourd'hui Mohamed ou Abdallah.

Chenu n'était en cela que le valet de Paul VI (lui-même valet de la « bande à Chenu » : Maritain II, Congar, Lubac et *multi alii*) rendant aux Turcs un drapeau pris à Lépante : « Le souverain pontife a décidé de restituer aux autorités de cette République (turque) le drapeau turc qui a été pris autrefois lors du combat

naval qui s'est déroulé près des îles Échinades et qui, jusqu'à maintenant, était conservé dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure. C'est ainsi que cet ancien trophée de guerre sert aujourd'hui à favoriser l'amitié et la paix ⁵ ». Paix de pure imagination, l'islam n'étant qu'une arme de guerre contre Jésus-Christ, son Église et sa chrétienté.

Ce ne sont pas des soupirs endoloris qu'il faut opposer à tant d'impiété : c'est la prière assidue du Rosaire de Notre-Dame, qui fut l'arme de saint Pie V ; c'est l'étude assidue du catéchisme et de la doctrine de la royauté sociale de Jésus-Christ (qui fut la grande carence de la plupart des princes chrétiens) ; c'est l'exercice assidu des vertus chrétiennes, les vertus théologiques, la force, la piété qui reçoit et qui transmet l'amour de la chrétienté ●

3 : Paul Auphan, op. cit., p.187.

4 : P. Auphan, « Pour les marins de Lépante », dans *Itinéraires*, n. 112, avril 1967.

5 : La Documentation catholique, 4 avril 1965, col. 589.

Quelques nouvelles du groupe scout
St Vincent de Paul de Marseille...



Les vacances d'été riment toujours avec le camp, activité phare de l'année qui s'achève ! Les exigeantes contraintes sanitaires imposées n'ont pas empêché le groupe d'organiser cette fois encore les camps, pour permettre aux enfants de vivre l'aventure scout durant l'été. Quelle joie pour tous de se retrouver dans la nature après cette année si particulière !

Ainsi, les louveteaux et louvettes se sont rendus dans la région de Digne-les-Bains pour planter leurs tentes dans les alpages à plus de 1200m d'altitude. Rien de mieux pour respirer sainement le bon air et se rapprocher plus facilement du Bon Dieu ! Quelques louveteaux de Fabrègues se sont également

joint à leurs compères Marseillais pour profiter de ces 8 jours de joie, d'où chacun a pu revenir meilleur...et plein de belles couleurs !

C'est sous d'autres cieux beaucoup moins cléments que la troupe scout se quant à elle expatriée pour vivre la grande aventure de l'été. En effet, direction la Normandie pour retrouver la troupe Nantaise et installer les coins de patrouilles dans le bois de Livarot. La vie de camp peut enfin débiter ! Quelle fut la surprise de la Troupe lorsque, à l'issue de l'exploration du pays, trois articles bienveillants, saluant nos jeunes scouts, sont venus enrichir la presse écrite régionale ! La chose est assez rare pour être mentionnée... Mais aucun souci, les chevilles des garçons n'ont pas enflé pour autant, tant ce beau pays est efficace pour apprendre dans la joie, toute l'importance de l'humilité... et de l'humidité !



Les aventures se poursuivent depuis la rentrée, grâce à nos généreux chefs et cheftaines qui accueillent vos enfants à partir de 7 ans ! ●

LA CHRONIQUE DU PRIEURÉ

Dans les dix commandements édictés par la nouvelle dictature dite sanitaire, figure celui-ci : « *Tu ne voyageras ni ne changeras de continent.* » Les mutations au sein de notre fraternité s'en trouvent pour le moins perturbées. Du haut du prieuré Saint-Ferréol, nous guettons désespérément l'arrivée de M. L'abbé Sheahan, mais seul le soleil poudroie...



M. L'abbé Chrissent, venu tout droit du Nigeria, et bloqué depuis plusieurs mois en France, nous a donc rejoint deux semaines pour prêter main forte aux prêtres du prieuré. A cette occasion, une petite conférence permet de faire découvrir à nos élèves l'apostolat de la Fraternité sur le continent africain.

Les frontières restant imperturbablement fermées, ce fut au tour de M. L'abbé Philippon (qui aurait du partir aux États-Unis après sa récente ordination à Écône) de renforcer nos rangs, pour un temps... indéterminé. Lors de sa première messe à Marseille, le dimanche 13 septembre, notre nouveau lévite eut la joie de faire tomber du ciel une pluie de grâces sur nos fidèles en leur conférant sa première bénédiction.



Le Mardi 8

L'école Saint-Ferréol ouvre ses portes pour une nouvelle année. C'est l'occasion de remercier M. l'abbé Dubujadoux pour ses quatre années en tant que directeur. Il laisse cette charge délicate entre les mains de sœur Jeanne-Élisabeth, qui a déjà fait ses preuves en Vendée.



Le Mardi 29

Le Frère Martin, entouré des enfants de l'école Saint-Ferréol, et porté par leurs prières, avait la joie de renouveler ses vœux de religion. Le voilà reparti pour trois ans au service du sacerdoce de Notre-Seigneur prolongé dans ses prêtres ●

CALENDRIER DU MOIS

à Marseille

- Vendredi 16 :** Conférence sur la Syrie au prieuré à 20h00.
Samedi 17 et
Dimanche 18 : Colloque des 40 ans de l'Institut St Pie-X à Paris.
Dimanche 18 : Prédication et quête pour les missions.
Samedi 24
au Lundi 26 : Pèlerinage de Lourdes.
Vendredi 30 : Jour du chapelet continu.

CARNET PAROISSIAL

BAPTÊME

à Aix

- Rafaël RENAUD, le 5 septembre

SÉPULTURE

à Aix

- Anna MISTRETTA, le 2 septembre



DIMANCHE 1^{ER} NOVEMBRE

En l'église **Saint-Pie X**

10h30 : Messe chantée célébrée par le supérieur du district, M. l'abbé de Jorna

17h30 (au lieu de 18h00) : Vêpres solennelles, avec renouvellement de la consécration de Marseille au Sacré-Coeur par Mgr de Belsunce, et de l'Amende honorable

CORSE

Prieuré N-D de la Miséricorde

Lieu-dit Corociole - 20167 AFA

Tél : 06 99 45 09 32

- Dimanche : 10h00 messe chantée
- Samedi : 18h00 messe basse

Catéchisme pour les enfants le samedi

Haute Corse

L'Acampado n° 163,

octobre 2020, prix 1,5 €

Editeur : L'Acampado

40, chemin de Fondacle

13012 Marseille - Tél 04 91 87 00 50

Directeur de publication :

Abbé Xavier Beauvais

Dépôt légal : 2010

maquette & impression par nos soins

• Dimanche : 17h00 messe Ville di Paraso

Abonnement annuel : 25 € ou plus

chèque à l'ordre de **L'ACAMPADO**

MARSEILLE

Église de la Mission de France - Saint-Pie X

44, rue Tapis Vert - 13001 Marseille

Tél : 04 91 91 67 16

- Dimanche : 10h30 messe chantée
19h00 messe basse
- En semaine : 18h30 messe basse

Vêpres et salut du St Sacrement le dimanche à 18h

Chapelet tous les jours à 18h

Salut du St Sacrement tous les jeudis et le 1^{er} samedi du mois à 17h50

Heure Sainte le 1^{er} Vendredi du mois à 17h30

Permanence en semaine de 16h00 à 18h00

Chapelle de l'Immaculée-Conception

14 bis, rue de Lodi - 13006 Marseille

Tél : 04 91 48 53 75

- Dimanche : 8h30 messe chantée
- En semaine : 7h15 messe (sauf samedi)

Permanence le lundi et le mercredi de 9h00 à 11h30

Etude des encycliques des papes le mardi à 20h00

Catéchisme pour adultes le jeudi à 20h00

Prieuré Saint-Ferréol & École Saint-Ferréol

40, chemin de Fondacle - 13012 Marseille

Tél. prieuré : 04 91 87 00 50 - Fax : 04 91 87 18 72

Email : 13p.marseille@fsspx.fr

Tél. école : 04 91 88 03 42

- en semaine : 7h15 messe basse
- le mardi en période scolaire : 11h30
- le vendredi en période scolaire : 11h00

Chapelet tous les jours à 18h30

Le 1^{er} Vendredi du mois adoration de 21h00 à minuit

Catéchisme pour les adolescents le mercredi à 13h30

Chorale de St Pie X : répétition le jeudi à 20h30

AIX-EN-PROVENCE

Chapelle de l'Immaculée-Conception

11 bis, cours Gambetta - Tél : 04 91 87 00 50

- Dimanche : 10h30 messe chantée
- Mercredi : 18h30 messe basse
- 1^{er} Vendredi du mois messe à 18h30
- 1^{er} Samedi du mois messe à 11h00

Catéchisme pour adultes le mardi à 19h00

Catéchisme pour les enfants le mercredi après-midi

CARNOUX-EN-PROVENCE

Oratoire Saint-Marcel

Immeuble Le Panorama - Avenue du Mail

- Dimanche : 8h30 messe basse

ALLEINS

Chapelle des Pénitents Blancs

rue Frédéric Mistral

Messes : 1^{er}, 2^{ème} et 4^{ème} Dimanche du mois : 18h00

(Sauf en juillet et août : pas de messe.)